# Encore pour la première fois

Yannick Marcoux

Le vent souffle sur le Malecón, emportant avec lui le chant des guitares, le rire des amoureux et le soubresaut des klaxons. Dans l'air, le sel de la mer se mêle à la chair des poissons et aux émanations des voitures. Parfois, le souffle intraitable des égouts. La chaleur valse encore sur la ville, s'accroche à la sueur aux fronts et la peau dénudée des jeunes filles. Plantée au-dessus de la mer, la lune partage avec quelques étoiles un ciel impeccable. De retour chez moi, enfin, sur le boulevard de mon enfance, je baigne dans les ruelles de nos parties de ballon, et la ville m'offre la bonté de n'avoir pas changée.

Les souvenirs sont là qui s'entassent dans l'espace : ce baiser sur la joue de Dayna, au moment où une vague se cassait sur les murets de la ville et nous aspergeait, les señoritas que nous avions volés à la pâtisserie et que je m'engouffrais avec les copains en cachette de ma mère. À chaque pas, il me semble que mes pieds retrouvent leur empreinte, comme si je renaissais à moi-même. Comme s'il suffisait d'un lieu, de ses odeurs et de ses bruits, pour que je me sente à nouveau chez moi.

Il est apparu au bout d'un moment, cet enfant que j'étais jadis, arrivé de nulle part pour se planter devant moi. Les pantalons trop grands, les rebords plusieurs fois repliés sur ses chevilles et retombant sur ses souliers à velcro. Il marche avec moi sur les rives de la mer, un fruit à la main, les cheveux enserrés dans une casquette de baseball qui menace de s'envoler sous l'élan du vent. Invincible. Sa seule préoccupation est cette fouille inutile pour des cailloux singuliers. Parfois, il prend une pause devant un guitariste, pivotant sur lui-même en suivant le rythme de la musique. Avec lui, je redeviens cet enfant libre et insouciant, j'oublie ce qui m'a conduit ailleurs, ce qui m'a ramené ici, j'oublie toutes ces années qui me séparent de ce pas joyeux, candide, qui s'amuse à sauter les craques de trottoir, qui regarde

les hommes avec défi et les femmes avec charme. Et emporté par son enthousiasme contagieux, je m'arrête, les bras ouverts, embrassant ce monde que j'avais oublié.

- Sir?
- …
- Señor, you need something?

Il me faut quelques longues secondes pour retrouver mes esprits. Pour voir cet homme figé devant moi, le regard curieux.

- Taxi? Need a ride?
- Merci… No… gracias.

Il reste là, silencieux mais insistant, par ses gestes qui m'enjoignent à le suivre dans sa voiture. Y a-t-il longtemps qu'il est là, me proposant ses services? A-t-il d'abord tenté de me parler en espagnol et, puisque je ne répondais pas, m'a alors interpellé en anglais? Pourquoi me parle-t-on en anglais, moi qui suis ici chez moi, parmi les miens? Est-ce que toutes ces années passées outre-mer m'ont changé au point qu'en un seul regard, on me place avec le flot des étrangers? J'ouvre la bouche pour le lui demander, mais quelque chose m'en empêche et sous mon corps, mes pas m'emportent plus loin. Je l'entends, derrière :

- Good night sir. Next time.

Les souvenirs, les visions, la familiarité des odeurs, des bruits, le goût de l'air au fond de ma bouche, tout ce qui m'avait donné l'illusion que je n'étais jamais parti : envolé. J'entends l'écho de mes pas et j'ai la cruelle impression qu'à partir de ce moment, qu'importe où j'irai, je ne ferai plus qu'une seule chose : m'éloigner. Et en effet, poursuivant ma déambulation au hasard du trafic, le parler des jeunes m'est étranger, les airs que chantonnent les musiciens me sont inconnus, je ne connais pas les bars devant lesquels on fait la file. D'un seul coup, le vertige de toutes ces années d'absence m'envahit, et en place de la légèreté nostalgique qui m'habitait quelques minutes plus tôt, je ressens une solitude vulnérable. Comme si je touchais à un vide qui m'habitait depuis longtemps et que j'avais choisi d'ignorer jusqu'ici. Au coin d'une rue, le feu de circulation passe du rouge au vert et je ne bouge pas. Je n'ai rien sur quoi m'appuyer, et ici, je ne sais plus qui je suis. Un énième taxi ralentit à ma hauteur et cette fois j'y grimpe.

J'aurais dû aller directement retrouver ma grand-mère et ma tante. Je n'aurais pas dû me perdre dans la ville et me mettre dans un tel état. C'est pour elles que je suis revenu après tout, pour leur dire que je les aime, que je ne les ai pas oubliées et, surtout, que j'ai aimé ma mère, même de loin, même sans lui donner de nouvelles. Pendant vingt-six ans. Vingt-six. Je passe ma main dans mes quelques cheveux gris. Sans elles, je ne suis rien ici. J'ai besoin des piliers de cette maison. Besoin de leur renfort.

- Sir, where to?

Le chauffeur s'impatiente. Enfin je parle et je donne l'adresse de la maison. La seule qui importe. Je vais vers elles.

Dans la voiture, la radio passe les nouvelles. La visite d'Obama, le discours de Castro, Raul, et le flegme du chauffeur. À le regarder, on croirait qu'il n'écoute pas, que l'actualité ne l'importe pas et que la radio n'est qu'un bruit de fond comme un autre. Mais il n'en est rien. Chaque ouverture du régime est un peu de lumière, chaque pas vers les États-Unis est le début d'une capitulation. On ne se prononce pas sur ses idées politiques dans un taxi ici, mais c'est parce qu'on s'analyse : il y a trop à perdre à dévoiler à un inconnu de quel camp nous sommes. Les rues défilent à vive allure à travers le pare-brise fendu et les bâtiments m'apparaissent pareils à hier, mais Cuba change et cet homme au volant ne me dira pas un mot. À l'arrivée, seulement, je subis un deuxième affront : je dois payer le tarif des visiteurs.

Il n'y a pas une rue ici qui ne soit peuplée de milliers de colonnes. Partout dans La Havane, où à travers la chaleur du béton et les effluves d'essence se glisse le souffle de la mer, partout les façades magnifiques et tristes sont garnies de colonnes. Et pourtant, entre toutes, il n'y en a aucune autre qui ressemble aux trois colonnes de cet appartement où j'ai grandi. Petit, je disais à mes amis : *moi je reste au 452, où les colonnes brillent.* Et cette nuit, dans la lueur des phares des voitures, elles brillent encore. Les éclats de verre, éparpillés par milliers dans les trois colonnes, illuminent le coin de la rue, petites constellations campées dans ma mémoire.

Un instant, au pied de l'immeuble, j'hésite à appeler le nom de ma grand-mère. Comme si le poids des années couvrait notre rencontre d'une honte. Il ne devrait jamais y avoir autant d'espace entre des êtres qui partagent le même sang, mais à l'absence se noue parfois une habitude, qui rend le fossé confortable. Il y a, derrière cette porte, une femme qui m'a élevée, que j'ai abandonnée, et au moment de crier son nom, je n'y arrive pas. Elle n'a

jamais été Aymee pour moi, et après tout ce temps, je n'arrive plus à dire *tata*. Sur le porche de la maison, le nez dans les étoiles mais le regard aspiré par la lumière de la télévision allumée, j'attends. Les voitures passent derrière, illuminent les colonnes, et au bout d'un moment, un homme grimpe les marches, ouvre la grille du porche et la retient pour moi. J'entre.

C'est terrible je crois, mais la première chose à laquelle je pense en la voyant, c'est : *Ses dents! C'est terrible ses dents!* Je ne l'ai jamais vue sans dents cette femme, encore magnifique. Un être digne, le regard vif planté dans le mien, le dos droit, comme s'il y avait là-haut des cordes qui tirait sur ses épaules et lui relevait l'être. Dans chacune des rides de son visage, il y a tout l'acharnement heureux qu'elle a offert au monde. Je pense : *Quelle femme!* Elle est là devant moi, le visage tiré par la tristesse d'avoir perdu sa fille, mais résolue à garder le contrôle de ses émotions. Elle ne céderait pas. Il avait dû y avoir jadis des épreuves qui l'avaient mise un genou à terre, mais elle s'était relevée chaque fois avec la promesse de ne jamais abandonner. Et aujourd'hui, à 94 ans, c'est un arbre devant moi. Sa fille vient de mourir et elle me sourit. Avec juste assez de retenue pour me dire sa peine, mais aussi le dégagé qui souligne qu'elle est contente de me voir. Je pense encore : *Quelle femme!* Et devant elle je cherche des mots que je ne trouve pas. Je devrais avoir un regard pour ma tante, je devrais lui dire bonjour, au moins un signe de la tête, mais ma grand-mère a ses yeux rivés dans les miens et je ne peux pas bouger. C'est elle de toute façon qui doit parler en premier, je le sais, et elle me fait attendre parce qu'après tout, il y a vingt-six ans que moi, je la fais attendre.

Quand elle parle, elle dit simplement : *Tu as changé hijo.* Son regard est encore amoureux et on dirait qu'elle creuse mes traits, comme pour chercher les siens. Il n'y a pas d'autre façon de regarder un être qu'on a élevé : il ne devrait y avoir que de la fierté, mais on trouve de l'inquiétude, quelques blâmes tendres peut-être et les restes de ces yeux qui vous regardaient, quand vous aviez six ans et que cette grande personne se penchait sur vous. Enfin j'arrive à décrocher mon regard du sien, je salue ma tante et l'embrasse sur les joues, on est en famille après tout et les mouvements sont naturels. Ma tante me dit des mots doux et mon regard est distrait par la quête d'une chaise. Je m'assieds enfin devant ces femmes et à nouveau, j'attends.

Ma tante fume encore et me tend une cigarette. Ma grand-mère condamne chaque nuage de fumée qui vient vers elle, et après quelques bouffées, nous éteignons. Je cherche mon souffle. Nous regardons *tata.* Il y a en elle la patience des années. Il n'y a pas un mot qui ne presse plus qu'un autre. Comme si une part d'elle-même était prête à tout, que la vie n'était plus urgente et que l'éternité de la mort pouvait arriver : la crainte n'y est plus. Puis elle porte ses mains à ses cheveux et parle avec aplomb.

- Tu dois être fatigué du voyage.

Un long moment passe, comme si j'étais tellement fatigué de la route que même une réponse me demande trop d'efforts, mais j'ajoute :

- J'ai l'impression de revenir de loin.
- T'as pas tort. Tu devrais aller te coucher. On parlera demain.

Je me demande encore ce que je vais lui répondre quand elle se lève et se rend à sa chambre, droite et légère dans chacun de ses pas. Ma tante me parle encore avec douceur et me montre le lit qu'elle a préparé pour moi, sur le divan du salon. Sa main caresse les couvertures, cherchant par ses gestes à m'apaiser et à me rendre confortable cette maison qui, elle le devine, me trouble. Enfin, en me souhaitant bonne nuit, elle me sourit et quitte.

La peinture des murs est écaillée et le relief des parois est apparent, en dépit de la noirceur. Ce sont les mêmes murs saumon qu'à l'époque, les mêmes rideaux aux teintes éclatantes de rose, le même portrait de Frida Kahlo sur le mur, avec ses fleurs roses dans les cheveux. Ma mère adorait Frida. Les femmes de l'étage au-dessus ne parlent plus, ne reste que le son trop fort d'une émission qu'écoute le voisin. Je me souviens de ces nuits à épier, malgré moi, le bruit de ces vies entassées les unes sur les autres, dans l'intimité perdue des murs trop minces. La rue ne tarit pas de bruits, aux cris et sifflements des passants s'ajoutent le moteur des voitures, le grésillement d'un lampadaire sur le point d'abdiquer. Chaque fois que je bouge, les ressorts grincent sous mon corps, me donnant l'impression d'insectes cherchant à me transpercer.

Je ne dormirai pas. Ou peut-être ai-je dormi. Un oiseau chante dehors, bientôt le café roucoulera à son tour. On me trouvera nu comme un ver dans ce salon rose et je devrai parler. Mais comment mettre des mots sur une si longue absence? Ma mère a voulu mon bonheur, mais n'a jamais souhaité mon départ. Qu'en pensera ma grand-mère? Les questions viennent, ma tête vrille et l'angoisse m'étourdit, bientôt je n'ai plus la force de soutenir tous les tracas et je me lève.

À la cuisine, sur la table, on a glissé un mot sous quelques goyaves : *Les fruits, ici, sont toujours frais. Bienvenue à la maison.* Je souris, le fruit dans ma main, le billet dans l'autre. Les minutes grincent et au coup de sept heures, le soleil se heurte partout. Puis j'entends son corps se tordre sous les couvertures, le satin de son pyjama sur le coton des draps. Elle se lève mais le silence règne pendant de longues minutes, jusqu'à ce qu'elle apparaisse dans le cadre de la porte, les cheveux un peu brouillons mais coquets. Son être est relâché, la lumière apparaissant dans ses yeux et sur ses lèvres. Elle dit : *Je vais au parc tantôt. Tu viens?* Je ne dis rien, c'est inutile, mon corps se relâche lui aussi, pour trouver la lumière de son sourire. Je mange une goyave fraîche, et nous allons au parc.

C'est aujourd'hui dimanche. Déjà, quelques gamins peuplent les marches devant les maisons, en attendant que la meute les rejoigne et que commence la partie de ballon. Quelques hommes vacillent en regagnant leur maison, les doigts croisés et gonflés d'alcool, dans l'espoir qu'on leur pardonne cette nuit passée avec les copains, entre la bouteille et les parties de dominos. Les oiseaux chantent mais ne voleront pas. C'est dimanche pour tout le monde, après tout.

Je marche auprès de ma grand-mère, et pourtant on détecte systématiquement ma présence, comme si je dérangeais, créant la désagréable impression qu'une frontière s'est érigée autour de moi, et chaque fois qu'un homme me croise, immanquablement il regarde mes chaussures. Dans ce pays où l'argent est rare, on espère toujours avoir des souliers plus beaux que l'étranger. Le charme et l'élégance, coûte que coûte, pour oublier la misère.

Au hasard du chemin, nous aboutissons dans ce parc où ma mère me traînait, petit. Je ne le reconnais pas d'emblée, parce que le pavillon où se donnaient les concerts n'est plus. Seules les colonnes y sont encore, envahies par les lianes et prêtent à s'oublier dans le décor. Mais l'immense bac de sable y est toujours, telle une plage qui attendrait que la mer la rejoigne. Il n'y a personne, mais je les entends pourtant, les cris d'Alexis, de Javier, de David, de Dayna, les envolées joyeuses de l'enfance, entrecoupées par les remontrances attentives de nos parents, la voie douce de ma mère qui peine à s'élever au-dessus du bruit, mais que j'aurais entendue à des kilomètres. Dans ce parc où un oiseau chante comme on siffle une jolie fille, où les lianes font des crinières aux arbres, les enfants ne jouent plus, les enfants ne jouent pas encore. Nous sommes assis sur ce banc, quelque part entre deux mondes, et ma grand-mère me tend la main : *C'est ici que tout recommence, hijo.*